

KAMOURASKA, (Bas-Canada,) 21 Septembre 1861.

Gazette des Campagnes,

JOURNAL ILLUSTRÉ, D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE ET POPULAIRE D'AGRICULTURE ET DE COLONISATION.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT:

CANADA—3s. 9d. payable invariablement d'avance, par quartier.

ÉTRANGER—6s. 3d.

(Affranchir.)



BUREAU:

IMPRIMERIE DE LA
GAZETTE DES CAMPAGNES,
St. Louis de Kamouraska.

PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

1ère année.

NUMERO-SPECIMEN.

Un No. 4 sous.

INTRODUCTION.

Que le Canada, en général, aille de progrès en progrès, c'est ce que la voix publique proclame sur tous les tons et de toutes les manières. Que les Canadiens-Français, en particulier, aient leur part distinguée dans ce progrès toujours croissant, c'est ce que cette même voix publique constate également, bon gré, malgré.

Mais quel est ce progrès des Canadiens-Français, tout réel et distingué qu'il soit? A-t-il toutes les conditions qui conviennent à ce peuple actif et plus que jamais désireux de conserver ses traditions sociales?

Ce peuple, on l'a dit avec raison, est propre à tout. Les sciences, les lettres, les arts, la guerre, le commerce, l'industrie, ont trouvé en lui, à époques diverses, de dignes représentants; et, aujourd'hui, tout semble démontrer que ces aptitudes variées, au lieu de déchoir, tendent à un développement régulier et permanent.

Tout cela est beau, grand et propre au plus haut degré à exciter l'encouragement le plus vif et le plus général vers ce développement régulier et permanent.

En effet, répétons-le, on n'ouvre pas aujourd'hui, à l'heure même où nous écrivons, une gazette canadienne française, qu'elle soit politique, littéraire, commerciale ou industrielle, sans qu'on y parle avec chaleur et satisfaction du progrès matériel chez notre race.

Ce qu'il y a d'important et de vital dans ce concert d'éloges, c'est que l'on paraît sentir mieux que jamais quelles ont été les vraies bases de ce progrès. On a déjà cité l'éducation, aujourd'hui si répandue parmi nous, comme l'élément primordial de ce progrès; et c'est vrai. On parle aujourd'hui fortement d'un

autre élément supérieur assurément à celui même de l'Education, pour parvenir à conserver ce qu'il y a d'acquis et à fixer au milieu de nous un progrès régulier et permanent. Cet élément essentiel, c'est l'union entre les Canadiens-Français. Pour nous, nous donnons dès le début de notre carrière, la main, le cœur, et tous les efforts de notre intelligence à la réalisation inappréciable de cette union. Nous voyons avec une indicible satisfaction que les partis politiques même les plus opposés sont en voie de rapprochement. Puissent-ils comprendre que la vérité et la franchise dans les principes sont le seul moyen d'opérer l'union en politique comme en toute chose. L'opinion est chose vague, temporaire, fragile comme la fluctuation des esprits, quand ceux-ci ne sont point guidés par les dictées d'une raison saine et par les principes immuables de la conscience.

Aussi est-ce en dehors complètement de toute désunion politique, de tout esprit de parti, de toute tyrannie de l'opinion que nous désirons apporter un élément de plus à l'union des Canadiens entre eux. Cet élément, c'est l'agriculture et la colonisation: élément qui n'est pas inconnu, certes, parmi nous; mais qui, de l'aveu de tout le monde, a besoin d'efforts particuliers et journaliers en quelque sorte pour l'élever à sa juste hauteur, pour le faire apprécier d'avantage, et pour le rendre un des plus puissants appuis de notre prospérité publique et de notre nationalité.

Il ne peut être question ici de faire l'éloge de l'agriculture, ni en général, ni en particulier. Le pays sait ce qu'il lui doit jusqu'ici. Également, on pourrait dire qu'il n'est pas besoin de thèses bien vives et bien appuyées pour faire valoir les bienfaits de la

colonisation en faveur de la race canadienne française. La colonisation, malgré les obstacles qu'elle a subis, a fait ses preuves. Qu'il suffise de dire que l'agriculture a fait jusqu'ici la plus solide gloire des canadiens, puisqu'elle a été la base et la garantie humaine, la moins incontestable de leur prospérité, de leur esprit de paix, de leurs mœurs honnêtes, simples et hospitaliers, de leur foi vive, de leur bonheur social et domestique.

Mais les temps changent, et tout change aujourd'hui de par le monde. Seuls les principes ne changent point. L'honneur, la piété, les vertus publiques et privées, les devoirs sociaux, et ceux de la famille comme ceux de la conscience individuelle; voilà qui ne change point. Là est l'immuabilité sur la terre, chose si nécessaire au milieu du tourbillon de tant de têtes et de choses qui se choquent et se tuent journellement sur notre pauvre globe. Mais là heureusement, point de nouveaux droits à l'encontre de ce droit primordial et divin qui règle fondamentalement la société générale et domestique, et l'individu lui-même.

Mais à part ces principes de premier ordre, il est des besoins sociaux et domestiques, qui bien étudiés, et conduits avec de sages intentions, peuvent et doivent varier selon l'esprit et les nécessités du temps. A cet ordre de choses appartient le soin de la prospérité matérielle d'un peuple. Et par là nous entendons avant tout le soin de la nationalité, qui comprend tous les intérêts majeurs de ce peuple.

Or, après la religion et les mœurs, après l'union toute chrétienne des canadiens-français entre eux, il n'y a point d'intérêt plus grave, d'élément plus important, dans le domaine de notre nationalité, que l'élément agricole et colonisateur.

Donc sans plus insister, qu'il soit admis de tous que cet élément doit aujourd'hui devenir de la part de tous, l'objet d'un soin et d'un dévouement spécial.

Que les défauts et les obstacles qui ont nui jusqu'ici à cet élément, soient discutés librement sans craindre la malveillance d'aucun, mais bien au contraire avec le concours, ou du moins l'encouragement de tous.

Que cet élément trouve enfin entrée chez le peuple par un enseignement simple, mais suffisant. Qu'il soit admis à l'école et au foyer domestique. Qu'il suive le laboureur jusque dans son sillon, ou près de sa gerbe, servant à le délasser de ses fatigues tout en l'instruisant.

Pour en venir là, nous aurons à dire, pour notre part, dans le cours de nos travaux, 1° ce que le gouvernement et notre législature ont fait déjà en faveur de l'agriculture et de la colonisation; et ce qu'il leur reste à faire à l'égard de ces deux sources vitales de notre prospérité nationale.

2° Ce qu'ont fait et ce que doivent devenir nos sociétés d'agriculture pour être vraiment utiles au peuple dans sa vie d'agriculteur et de colon.

3° Ce qu'ont entrepris et ce que peuvent réaliser de bien pour la même cause, les écoles d'agriculture, les sociétés de colonisation et les associations de secours.

Puis, nous joindrons de grand cœur notre faible voix à la voix publique qui demande si puissamment aujourd'hui l'établissement d'un ministère de l'agriculture pour cette partie du pays trop oubliée peut-être

jusqu'ici, et qui comprend précisément notre Bas-Canada français et catholique.

A côté de ces considérations, nous demanderons au public intelligent, impartial et véritablement ami de la cause agricole, s'il ne serait pas expédient, 1° d'amender la constitution de la Chambre d'Agriculture, celle des sociétés d'agriculture, et d'augmenter l'octroi pécuniaire que la législature alloue, tous les ans dans l'intérêt de l'agriculture et de la colonisation. 2° S'il ne serait pas très utile de former une Chambre et des sociétés de colonisation. 3° S'il ne serait pas urgent d'introduire l'enseignement agricole à tous les degrés de l'instruction destinée aux classes laborieuses sans porter préjudice aux écoles spéciales déjà établies ou qui s'établiront par la suite. 4° S'il ne serait pas d'une heureuse initiative de fonder parmi nous le crédit foncier, si avantageux ailleurs, ainsi que des banques agricoles. Enfin ne serait-il pas avantageux de réformer notre législation hypothécaire et douanière?

Et telle serait, en trois mots, la mission spéciale de notre journal: établir le véritable état de l'agriculture et de la colonisation, tel qu'il est aujourd'hui; introduire dans la discussion l'étude des questions que nous venons de poser; et donner un enseignement pratique et populaire, fondé sur l'expérience et l'étude de principes généraux incontestables.

Sans vouloir blâmer personne, il reste certain pourtant qu'il faut au peuple, en agriculture comme en tout autre enseignement, peu de principes, peu de paroles, peu de frais; car son sens est droit, son esprit calme, ses désirs modérés, et ses ressources financières restreintes. Qu'il y ait avec cela quelques écoles spéciales dans lesquelles les théories agricoles s'élèveraient à la hauteur de la science proprement dite, cela ne serait qu'un avantage de plus, le complément même de tout l'ensemble de notre enseignement national touchant l'agriculture. Mais, en même temps, restons bien persuadés que le plus pressant comme le plus utile dans cette cause c'est l'éducation agricole du peuple et non des riches: éducation simplement, pratique, générale et proportionnée à ses moyens. Et c'est là par conséquent qu'il est vrai de dire, peu de principes, peu de paroles et peu de frais. En retour, vu certains préjugés, ou peut être, vu certaines bonnes raisons, il faut beaucoup d'encouragement, de volonté, d'abnégation et de dévouement pour faire réussir une cause si simple toutefois dans ses moyens et si pleine pourtant de bienfaits du premier ordre.

Qui donc, aujourd'hui que le sol tremble sous nos pas, ne voudrait pas penser ainsi. Qui ne voudrait pas mettre la main au salut matériel et national du peuple si digne encore d'avoir pour amis et pour appuis tous les esprits justes, tous les cœurs généreux, toutes les volontés fortes et consistantes.

C'est du moins notre espoir, tous le veulent. L'ayant manifesté cet espoir, nous allons travailler à en développer les résultats dans notre journal. Cet espoir nous soutiendra non seulement de son esprit, mais encore par une coopération plus efficace par l'idée que si nous sommes d'accord avec la pensée publique, celle-ci nous aidera par tout moyen à poursuivre utilement notre carrière.

Sinon, heureux toujours d'avoir été sincères et dévoués, nous n'abandonnerions une œuvre si utile qu'autant que nous verrions qu'elle aura été abandonnée avant nous par le public. C'est un tort déjà connu parmi nous, celui-là. Puisse-t-il ne pas se réaliser dans l'œuvre actuelle !

Aux enseignements agricoles, il sera joint d'autres connaissances utiles, propres à la vie des campagnes ; ainsi qu'une revue de la quinzaine, résumant les événements publics en autant qu'ils peuvent intéresser le cultivateur et sa vertueuse famille.

Nous ferons suivre cette Histoire de la Quinzaine par une chronique des travaux des champs ; ensuite viendront les Correspondances que nous adresseront nos Collaborateurs ou les Abonnés. Nous nous garderons bien d'oublier les Variétés et de temps à autre *le petit mot pour rire*. Le reste de l'espace sera consacré à une Revue des marchés et à un Rapport sur l'état de la Température dans les diverses parties du pays.

Voilà donc notre route tracée. La tâche est difficile et peut-être audessus de nos forces. Aussi, ce n'est qu'en travaillant avec courage, en étudiant sérieusement avec nos lecteurs que nous pourrions réussir à l'accomplir jusqu'au bout, sans broncher.—Nous comptons en conséquence sur la bienveillance et le concours actif des abonnés. Qu'ils se persuadent que nous ferons tous nos efforts pour leur indiquer la meilleure voie à suivre. Nous pourrions commettre des erreurs, mais nous serons heureux de les rectifier lorsque l'on voudra bien nous les signaler ; car les sots seuls ont la prétention de ne jamais se tromper. Nous avons entrepris une œuvre d'utilité et non d'amour propre, c'est dire que nous ne redoutons ni les contradictions ni la rectification de nos erreurs.

Nous faisons appel à tous les hommes sincèrement dévoués au progrès agricole. Qu'ils nous fassent part des succès obtenus, qu'ils nous initient à leur savoir et aux méthodes qu'ils pratiquent. C'est ainsi que nous formerons ensemble un corps de doctrines utiles à tous et propre à diriger les cultivateurs dans la voie difficile de l'application.

Pour nous, les efforts et la bonne volonté ne feront jamais défaut et nous serons heureux si nous avons contribué pour la plus légère part au progrès de notre agriculture et de notre colonisation qui sont les deux ancrs de salut de la nationalité canadienne-française.

Histoire de la 1ère quinzaine de septembre.

Peu d'événements remarquables se sont passés depuis le commencement de ce mois.

Au dehors, chez nos voisins et sur toute la surface de l'Europe, la tempête grossit toujours. La guerre menace partout ; on s'arme jusqu'aux dents. Les armées mêmes sont en présence, entre le Nord et le Sud, chez nos voisins ; et toutefois, on semble ignorer pourquoi on veut se battre. En Europe, la question est encore plus incertaine. Et pourquoi cette incertitude ? Autrefois on connaissait ses ennemis, on savait quand il fallait armer et pourquoi on se battait. On

ne troublait pas le monde par le bruit des armes et l'horreur du sang sans en avoir médité sérieusement la cause. On pouvait se tromper sur la valeur morale de cette cause, mais toujours on n'entreprenait rien sans consulter l'honneur et la justice. Aujourd'hui, faute de principes et d'honneur, tout le monde a peur et veut la guerre. L'Europe nous semble jouer d'abord une immense comédie, où le faux a continuellement l'air de la vérité, mais tout le monde est du secret, et tout le monde sait, au fond, que c'est la vérité qui est jouée et que le beau rôle reste au mensonge. De là, point de confiance nulle part. De là, les armes et l'inquiétude. De là la tempête européenne bientôt déchaînée tout-à-fait, et maîtresse pour quelque temps.

Et d'où vient ce tumulte. Dans tous les pays catholiques, la vraie raison de ce désordre universel, ne saurait être ignorée de personne, à la campagne comme ailleurs. Le monde n'est pas fait pour la peur, pour l'incertitude, pour la guerre continuelle. Ce sont des maux, à la vérité très-naturels aux sociétés humaines, à cause de leurs passions et des crimes qui en sont la suite : crimes qui appellent sur ces sociétés le châtimement et la correction. Mais à l'état où ces maux sont arrivés aujourd'hui, ils sortent évidemment de l'état ordinaire et naturel, pour devenir un sujet d'appréhension et d'effroi bien légitimes ; attendu que la mesure de l'iniquité paraît comble et que Dieu va frapper un grand coup sur les sociétés coupables.

Toute autre interprétation de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde civilisé, ou de ce qui s'y prépare est un leurre ou un mécompte. Consultez dans le catholicisme et non dans les rangs de l'impiété, de l'hérésie ou de l'indifférentisme, les esprits les plus doctes et les plus sérieux ; entendez la voix des évêques et du pontife suprême qui siège à Rome et en qui la vérité a, ici-bas, sa plus haute garantie ; tous vous diront que nos temps sont une révolte, une apostasie universelle dirigée contre Dieu et son Christ.

La gangrène a tout gagné, peuples et rois.

Le vertige est partout. L'idée morale, nulle part. La semence pendant trop de temps, des mauvais principes, à partout étouffé le bon. Rien d'étonnant si la terre, aujourd'hui, maudite de nouveau, en quelque sorte, ne pousse plus que des ronces et des épines dans le champ moral des consciences et des esprits.

Cependant, chose incompréhensible, on veut toujours l'ordre, la paix, le respect des droits et l'accomplissement des devoirs. Mais que fait-on ? On sait que toutes ces choses avaient, autrefois, leur raison d'être et leur sanction dans la religion, dans le Christianisme complet, le catholicisme. Mais ayant prévariqué tant et si longtemps à son égard, par un châtimement providentiel et bien légitime, on a perdu à moitié sa lumière et sa force ; et l'on s'est pris à faire soi-même une nouvelle lumière et une autre force pour se conserver l'ordre, la paix, les droits et les devoirs. Les uns pour en venir là, ont mis leur confiance dans les canons rayés, dans l'artifice, dans le *droit nouveau*. Les autres, dans les flottes, la diplomatie, dans l'influence du schisme ou de l'hérésie. Ceux-ci ont eu recours aux concessions venues trop tard et mal présentées.

Les peuples européens, accoutumés qu'on les a faits à une politique indépendante des principes de la

conscience chrétienne, ne voient plus dans leurs maîtres, quelque soit le nom ou l'habit qu'ils portent, que des tyrants ou des maîtres de convention, que les peuples peuvent mener et ramener en tout sens, quand ils se croiront assez forts pour dominer à leur tour. C'est le bilan le plus clair de tout ce qui se passe aujourd'hui en Italie, et bientôt dans tout le reste de l'Europe.

Voilà ce que tout catholique doit bien savoir sur les événements du jour. Après cela, ici comme ailleurs, qu'il laisse dire dans les livres, dans les gazettes, dans les discours privés et publics, tout ce qui est contraire à cette vraie cause de désordres sociaux et politiques du jour. Ne pouvant empêcher l'erreur, qu'il se garde, du moins, de la justifier sous prétexte qu'elle devient universelle et que le monde a jugé. Oui, mais le monde même a son juge comme le moindre des mortels; et il y a longtemps que ce juge souverain et sans appel a jugé le monde pour ce qu'il est.

Le représentant de ce juge souverain est à Rome aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles.

Il y juge le monde, lui aussi, par une souveraine et divine délégation. Il a condamné solennellement et à plusieurs reprises, chez lui, dans sa Rome et ses états, comme ailleurs où les choses ont eu de la similitude avec les siennes, toutes ces spoliations de provinces, de duchés et de royaumes obtenues par le droit nouveau de l'intrigue, de l'artifice, de la piraterie et du canon rayé. Toutes ces prétendues annexions, ces vœux populaires, ce suffrage universel, ces aspirations délirantes vers l'unité; tout cela a été jugé et bien jugé, aux yeux et pour la conscience du catholique, par le juge représentant direct du juge éternel. Et la chose a été si sérieuse, que pour ce qui concerne les droits et le domaine temporel de l'Eglise; Pie IX a lancé des foudres dont il n'a point encore retiré l'effet. Depuis, il n'a cessé de protester, et rien n'indique encore qu'il ne proteste ainsi jusqu'au dernier de ses soupirs, s'il le faut. C'est donc bien aisé à tout vrai catholique de savoir quoi penser, dire et agir sur les malheurs du temps, en dépit des brochures, des gazettes, des faiseurs de politique humaine et des diplomates sans foi ou intérêts.

Voilà ce qu'il est bon que sache le peuple des campagnes, si calme et encore si dévoué à sa foi et à son chef visible, le successeur de Pierre, afin d'éviter l'erreur et ses funestes conséquences.

On voudra bien nous pardonner cette explication un peu longue, vu qu'elle nous sert de préambule obligé à tous les faits que nous recueillerons dans la suite sur la marche des événements européens et surtout sur ceux relatifs à l'Italie et aux États du Saint Père.

Revenant dans notre Amérique nous n'avons rien de précis à remarquer sur la guerre fratricide de nos voisins, le coupe-gorge national, là comme en Italie, menace d'un bouleversement social et politique une jeune nation qui faisait école, on le sait, en matière de liberté et de prospérité publique. Mais là comme partout, la liberté n'ayant de garantie que dans l'opinion du moment plutôt que dans les principes de la conscience, elle est dégénérée aujourd'hui, comme en Italie, en une pesante tyrannie que la voix publique atteste de toutes parts.

Au point de vue des intérêts matériels, pour lesquels nos voisins sont prêts à se déchirer à belles dents, cette guerre sans principes comme sans raison suffisante, servira de leçon aux prétentions exorbitantes du peuple américain, et lui donnera l'idée de retremper sa constitution dans quelque chose de mieux que n'ont fait les pères fameux de cette constitution.

En attendant, l'Angleterre veille amoureusement sur nous. Elle nous envoie soldats, bagages et cavalerie pour ôter au cousin Jonathan l'envie de nous nuire. A l'aspect des choses pour tant, il semble que le cher cousin a suffisamment à faire chez lui pour ne point se mêler des affaires d'autrui. Aussi espérons-nous, qu'il lavera seul son linge sale sans venir troubler notre paix et notre sécurité. Plaignons le en chrétiens à cause des maux qu'il souffre déjà si pesamment, Que Dieu les lui abrège ainsi que ceux encore plus pesants qui accablent l'Italie!

Pour nous, demeurons sages et reconnaissants dans les bienfaits publics dont la divine Providence nous fait jouir.

Et d'abord, en effet, la voix publique atteste partout une récolte abondante. Il y a eu de temps à autre des craintes et de vrais dommages, mais en sommes les moissons de 1861 seront un grand bienfait providentiel. Que tous sachent en bien user.

Les faits religieux à noter dans la quinzaine sont la persécution ouverte contre le clergé des états italiens nouvellement annexés, c'est-à-dire spoliés. Les nobles ont aussi leur part honorable dans cette persécution, ainsi que tous ceux que l'amour des vrais principes et la voix de la conscience forcent à se montrer tels qu'ils sont, fidèles à Dieu et à leur prince.

Québec a reçu dans ses murs tout récemment, au bruit du canon militaire, un personnage sur lequel il ne peut y avoir, parmi les catholiques, qu'une seule opinion. Pour se faire une idée raisonnée de cette opinion, il suffit et il est permis de se poser les quelques questions qui suivent.

1° Le prince Napoléon a-t-il agi dans sa vie publique d'une manière méritoire envers le St. Siège et l'Eglise, au sujet des droits et domaines du Saint Père, qui sont les droits et le domaine de tous les catholiques?

2° Le prince Napoléon n'a-t-il pas, au contraire, dans un discours, trop célèbre pour lui et les siens, décrié et insulté Pie IX et ses glorieux devanciers sur la chaire de Pierre?

3° Le prince Napoléon est-il l'ennemi ou l'approuvateur des exploits prétendus politiques de Victor Emmanuel, de Garibaldi et de son cousin l'Empereur des français?

Cela suffit, l'histoire du jour est là pour résoudre ces questions à l'encontre du prince. Et le Canada catholique a trop dit et trop fait en faveur de Pie IX et de sa cause qui est celle de tous les catholiques, pour contredire l'histoire du jour sur le personnage que Québec vient de voir dans son enceinte.

Le numéro ordinaire sera de 8 pages, avec deux ou trois gravures intercalées dans le texte.—*Note du Directeur.*

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE.—EMILE DUMAIS.
St. Louis de Kamouraska.